

DEMI-TOUR

Collection littéraire dirigée par

MARTINE SAADA

Anne Berest, *Les Patriarches*
Anne Berest, *Recherche femme parfaite*
Pascal Convert, *La Constellation du Lion*
Delphine Coulin, *Les Traces*
Delphine Coulin, *Une seconde de plus*
Delphine Coulin, *Voir du pays*
Delphine Coulin, *Une fille dans la jungle*
Christophe Duchatelet, *Par-dessus ton épaule*
Ghislaine Dunant, *Un effondrement*
Ghislaine Dunant, *Charlotte Delbo*
Jean-Yves Jouannais, *Les Barrages de sable*
Jean-Yves Jouannais, *La Bibliothèque de Hans Reiter*
Hélène Lenoir, *Tilleul*
Pierre Lepape, *La Disparition de Sorel*
Michel Manière, *Une femme distraite*
Michel Manière, *Une maison dans la nuit*
Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*
Pascal Quignard, *Sur le jadis*
Pascal Quignard, *Abîmes*
Pascal Quignard, *Les Paradisiaques*
Pascal Quignard, *Sordidissimes*
Pascal Quignard, *Les Désarçonnés*
Pascal Quignard, *Mourir de penser*
Pascal Quignard, *Les Larmes*
Pascal Quignard, *Dans ce jardin qu'on aimait*
Michel Schneider, *Marilyn dernières séances*
Michel Schneider, *Morts imaginaires*
Serge Toubiana, *Les Fantômes du souvenir*
Jacques Tournier, *À l'intérieur du chien*
Jacques Tournier, *Le Marché d'Aligre*
Jacques Tournier, *Zelda*
Alain Veinstein, *La Partition*
Alain Veinstein, *Cent quarante signes*

HÉLÈNE LENOIR

DEMI-TOUR

nouvelles

BERNARD GRASSET
PARIS

ISBN : 978-2-246-86253-6

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2017.

Sissi

Quand elle m'a appelée le lundi en début d'après-midi, soit quatre jours après son arrivée, je ne me suis pas rendu compte qu'elle allait si mal. Comment d'ailleurs? Je ne la connaissais pas, je ne l'avais vue qu'une seule fois en l'accueillant comme convenu le jeudi dans l'appartement de Silvana qu'ils avaient loué pour un mois.

Elle était évidemment fatiguée par le voyage. Elle me l'a dit en refusant aimablement le café que je lui ai proposé après lui avoir fait faire «le tour du propriétaire» comme c'est le cas chaque fois que de nouveaux locataires arrivent puisque Silvana préfère toujours s'en aller la veille. Elle ne veut pas voir ces gens qui vont vivre chez elle, dit-elle, et, vu que j'habite pour ainsi dire en face, que je me débrouille assez bien en anglais

et que je suis sa mère, c'est généralement moi qui m'en occupe.

Madame Heuer a immédiatement posé l'argent liquide sur la table de la cuisine. C'étaient des billets jaunes et verts qu'elle m'a dit avoir pris l'avant-veille à sa banque de Mayence. Elle les a comptés sous mes yeux, les a laissés sur la nappe et, sans prendre le reçu que j'avais préparé, elle s'est aussitôt dirigée vers la fenêtre que j'avais pris soin d'ouvrir tout grand juste avant son arrivée parce que la vue des jardins surprend et enthousiasme toujours les gens qui débarquent ici. Depuis la rue, on n'imagine pas que tout le pâté de maisons, c'est-à-dire une vingtaine d'immeubles collés les uns aux autres, renferme cette immense oasis. Pour elle qui venait d'Allemagne, où l'hiver avait paraît-il été l'un des plus froids des dernières décennies, le spectacle des palmiers, ficus, néfliers si profondément verts, mais surtout des orangers chargés de fruits sous le soleil, était un ravissement. Je l'ai vu sur son visage quand elle s'est écartée en se retournant vers moi. Elle secouait la tête,

souriait en se mordant la lèvre, regardait autour d'elle, les murs, les placards, les étagères, disant finalement : C'est très beau ici... J'étais soulagée. Je lui ai dit que j'étais contente que ça lui plaise et lui ai demandé si son mari... J'avais cru comprendre que vous veniez à deux.

— Oui, mais il a eu un contretemps, il me rejoindra dans huit jours.

— Ah bon...

— Il doit faire un détour par Munich et, comme il est en voiture...

— Il va faire toute cette route en voiture !

— Il déteste l'avion et, avec tous les livres qu'il trimballe, ça va très vite, vous savez, vingt kilos de bagages quand on s'en va longtemps...

Je n'ai pas osé lui demander pourquoi elle avait préféré prendre l'avion, pourquoi ils ne faisaient pas ce grand voyage ensemble et si ça ne l'angoissait pas de passer huit jours seule à attendre qu'il la rejoigne dans cette ville où elle ne connaissait rien ni personne, elle ne parlait même pas la langue, elle l'avait dit à Silvana quand elle l'avait contactée. Sentant qu'elle était

impatiente de me voir partir, je lui ai simplement signalé, en lui donnant ma carte, que j'habitais à deux pas, une rue plus loin, parallèle à celle-ci, vous pourrez passer une fois... et n'hésitez pas à m'appeler si vous avez un problème, une incertitude, si vous avez besoin par exemple d'un peu de compagnie, je travaille surtout le matin, je suis flexible, ça me fera plaisir...

— C'est gentil, merci.

Elle s'était assise sur le tabouret de l'entrée et commençait à délayer ses chaussures. Je l'ai laissée sans lui avoir dit que mes fenêtres donnaient aussi sur le jardin, ce que j'indique généralement au moment où les nouveaux arrivants le découvrent, je me glisse près d'eux et leur montre mon balcon, celui avec les deux girouettes de fer-blanc plantées dans les jardinières.

Je ne l'ai pas vue les jours suivants dans le quartier. De mes fenêtres, j'observais souvent les siennes : celle du séjour, celle de la cuisine et l'étroite vitre dépolie de la salle de bain. Contrairement à Silvana qui ne les ferme jamais,

elle abaissait chaque soir vers sept heures les volets roulants du séjour et de la cuisine en laissant ouvert en bas un espace d'une trentaine de centimètres. Côté rue, j'ai remarqué en rentrant le samedi soir en voiture qu'elle fermait complètement le volet de la chambre, à la même heure sans doute, à la tombée de la nuit. La lumière restait allumée très tard dans le séjour, jusqu'à une heure du matin au moins. À presque trois heures une nuit. Deux ou trois fois, je l'ai aperçue tranquillement accoudée sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, mais je me suis vite reculée pour éviter, au cas où elle aurait levé la tête et m'aurait reconnue, qu'elle croie, comme Silvana quand elle est là, que je la surveille. Pour ce qu'il y a à voir quand elle est là... à cette distance en plus, car le jardin se compose d'une vingtaine de jardinets dont jouissent les privilégiés des rez-de-chaussée. C'est un rectangle d'environ soixante mètres sur vingt-cinq divisé en lopins de dimensions très différentes et très différemment entretenus. Nos appartements sont situés sur la longueur, le mien au troisième, celui de Silvana

au premier, à deux immeubles d'écart. On ne peut donc pas vraiment parler de vis-à-vis, au sens où il serait gênant, trop rapproché, comme c'est le cas côté rue. Les rues sont beaucoup plus étroites que le jardin.

C'est très rare que Silvana loue son appartement pour si longtemps : un mois. En général c'est pour une ou deux semaines. Elle est en cheville avec l'université qui lui envoie des gens toujours intéressants, dit-elle alors qu'elle ne les voit jamais. Ce sont surtout des étrangers qui séjournent ici pour leur travail, enseignants ou chercheurs, et qui, tout brillants qu'ils soient, n'ont apparemment pas de quoi se payer un hébergement dit touristique sur une période aussi longue. Elle convient par mail avec eux des formalités, leur envoie des photos très avantageuses, sachant que la vue du jardin compensera les déceptions à l'arrivée. Elle n'est de toute façon pas là pour parer à ce genre de remarques et moi, si ça devait arriver, je ferais l'innocente, je dirais que je ne sais pas ce que ma fille leur a promis, que c'est avec elle maintenant qu'ils doivent voir

s'ils estiment que le prix est trop élevé. Jusqu'à présent, j'ai heureusement toujours eu affaire à des gens polis, peu exigeants, toujours contents. Silvana me communique les dates de son nouvel arrangement mais elle ne me révèle le nom du locataire que la veille de son arrivée, quand elle s'en va. Elle passe juste me donner le double du jeu de clés et un papier avec le minimum d'informations sur ces gens (ils viennent souvent en couple) que je suis chargée d'accueillir à sa place, sachant que j'ai à peine vingt-quatre heures pour faire le ménage de fond en comble dans son appartement. Je m'en suis souvent plainte. Elle me comprend mais ne peut pas faire autrement et d'ailleurs elle me paie pour cette double tâche. Je prends ma commission directement sur le loyer toujours versé en liquide. J'ai donc très peu de temps, entre le moment où je connais l'identité des locataires et celui où ils arrivent, pour en apprendre davantage sur eux via Internet et voir éventuellement à quoi ils ressemblent.

Sur Walter Heuer, je n'avais pas trouvé grand-chose. Aucune photo, même pas sa date

de naissance. Il semblait enseigner la littérature à l'université de Mayence, avec une prédilection pour Goethe et son époque. Son nom n'apparaissait que sur des sites allemands, incompréhensibles pour moi. Rien sur sa vie privée bien entendu et, ignorant le prénom de sa femme qui n'était d'ailleurs peut-être pas son épouse, je n'avais rien trouvé sur elle. Silvana m'avait seulement dit qu'elle était française, comme moi : Ça te distraira, tu seras contente d'avoir quelqu'un pour papoter !

Heuer, Élisabeth Heuer. C'est comme ça qu'elle s'est présentée au téléphone le lundi en début d'après-midi. Je savais que c'était son quatrième jour. Elle s'est excusée de ne pas encore m'avoir fait signe mais elle avait été très occupée. Ce jour-là, elle voulait s'accorder une pause et espérait que si j'avais un moment, vous me l'aviez très gentiment proposé...

Peut-être que, soucieuse de ne pas lui faire sentir à quel point j'étais heureuse qu'elle songe enfin à m'appeler, j'ai réagi d'une façon un peu

distante, plus mondaine qu'amicale, je crois. Ça l'a naturellement déconcertée, la communication s'est crispée et j'ai très vite senti que je ne pouvais plus l'inviter à venir chez moi. Un café donc, à deux heures et demie, dans le bistro du bout de sa rue.

J'étais curieuse d'elle, presque avide de l'entendre me parler, me raconter n'importe quoi, ses toutes récentes promenades, ses premières impressions de la ville, sa situation de Française en Allemagne ou avant encore, son travail, Walter Heuer, toute sa vie.

Elle était déjà là quand je suis arrivée. Assise au soleil contre une vitre teintée, elle n'avait encore rien commandé, consultait distraitement des prospectus probablement pris au hasard dans un office du tourisme. Je lui ai demandé si tout se passait bien.

— Mais oui, c'est formidable, ce temps superbe tous les matins, quand je bois mon café en regardant les orangers, les chats qui se prélassent au soleil, c'est un vrai plaisir, un tel dépaysement... Pourtant, j'aime bien l'Allemagne,

les gens, là-bas... Même au début, je me sentais moins étrangère, à cause de la langue sans doute que je parlais à peu près, alors qu'ici... J'ai une méthode d'italien pour débutants, j'essaie d'apprendre, mais dès que je suis dans la rue, tout s'embrouille, je ne comprends rien.

— Il faudrait que vous ayez des contacts avec des Italiens. Par l'université peut-être...

— C'est une idée. Je n'y ai pas encore pensé.

J'aurais aimé pouvoir lui proposer de rencontrer des gens mais je ne voyais pas qui. Même après, quand j'y ai réfléchi, personne. Personne de sa génération, la quarantaine à peu près, personne d'intéressant, d'assez fin et intelligent pour lui être d'une compagnie agréable, et je n'ai pas osé écrire à Silvana pour lui demander si éventuellement parmi ses amis plus âgés, elle verrait quelqu'un qui... C'était absurde mais ça m'a préoccupée toute la soirée en regardant sa lumière sous le volet du séjour qu'elle n'avait fermé qu'aux deux tiers, aucun mouvement à l'intérieur, tandis que dehors les vagissements monotones de chattes errant dans les jardins

déchiraient de nouveau l'ombre et soudain l'attaque féroce d'un matou l'avait attirée à la fenêtre. Depuis mon balcon, je l'ai vue se pencher sous la guillotine du volet et je suis rentrée.

Elle ne m'avait rien raconté d'elle, m'avait posé quelques questions sur moi, mes cours au Centre Saint-Louis, sur Silvana, vivant officiellement à cheval entre Rome et Paris (joli mensonge pour ne pas avouer qu'elle loge chez son père chaque fois qu'elle peut rentabiliser son appartement : au moins quinze jours par mois). Élisabeth Heuer a dû sentir que je n'avais pas envie de lui répondre trop précisément, de sorte qu'elle a fait pareil quand j'ai prudemment voulu en savoir plus sur elle, se contentant d'évoquer sa belle balade du matin au cimetière *acattolico* (pour y voir entre autres la tombe du fils de Goethe, mort à Rome à quarante ans, m'a-t-elle appris), puis plus généralement ses difficultés avec les transports en commun, les incontournables masses de touristes, mais si je pouvais lui indiquer un ou deux endroits... Mes conseils et suggestions, plan à l'appui, nous ont

alors occupées jusqu'à trois heures et quart. Elle a regardé sa montre en disant qu'elle ne voulait pas abuser de mon temps, d'une façon qui ne me permettait pas de protester ni encore moins de lui demander quel était son programme de l'après-midi. Et, quand je lui ai dit que ça me ferait plaisir de l'accompagner une fois dans une de ses promenades, si elle le désirait naturellement, son oui et son hochement de tête un peu trop souriants m'ont fait l'effet d'un refus poli mais irréfutable.

Il y a en elle une grande tension, comme si elle se retenait sans cesse de crier, de mordre, de cogner. Comme si elle avait peur qu'on puisse deviner la rage qui l'habite, comme si, ce jour-là vers trois heures, elle avait senti que ses verrous s'apprêtaient à céder et qu'elle n'aurait pas la force de les tenir fermés cinq minutes de plus. Une fureur ancienne qui lui fait peur. Peur de sa propre fureur. Ou peut-être qu'elle a reconnu la même chose en moi et que la tentation était trop forte, parce qu'elle ne voulait pas avec moi, de même que moi je ne veux pas avec celles qui me

ressemblent et que je repère tout de suite. Mais elle. Moi. Cette tentation avec elle...

Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle me rappelle le soir même, le lundi. Il était dix heures passées. Un ami, me dit-elle d'une voix cassée, un ami qui ne va pas bien et qui m'a demandé de venir le voir, une sorte d'appel au secours et, à cette heure-ci, je ne sais pas, comment fait-on pour avoir un taxi ?

— Je vous emmène. Je suis en bas de chez vous dans dix minutes.

Elle en était si émue qu'elle n'a pas pu protester ni me remercier, disant seulement oui, oui, comme un enfant qui pleure.

C'était une petite rue derrière la Pyramide. J'ai dû m'arrêter pour demander deux ou trois fois le chemin, ne pouvant pas compter sur elle pour me guider d'après le plan. Elle ne disait rien, effrayée. La rue était à sens unique et, craignant de me perdre à nouveau en essayant de la prendre dans le bon sens, je me suis garée au bout et lui ai dit que je l'accompagnerais jusqu'à

l'entrée et l'attendrais après dans la voiture puisqu'il n'y avait aucun bar dans ce quartier. En arrivant devant le petit immeuble, elle m'a demandé de rester avec elle. Criant presque dans l'interphone : C'est moi, Élisabeth !

— Troisième étage, a chuchoté une voix de vieux ou de vieille.

Elle est montée devant moi, ralentissant nettement à partir du second palier. Une femme corpulente assez âgée nous a fait entrer en nous priant de ne pas faire de bruit, le docteur était encore là. Elle a libéré deux sièges dans une sorte de petit salon dont elle est aussitôt sortie en refermant la porte. Élisabeth m'a dit : Je ne sais même pas qui c'est.

— Peut-être sa mère.

— Non, non !

La pièce était sinistre, très encombrée, la seule source de lumière une petite lampe posée sur un meuble bas, et l'odeur... cendres et tabac froids, poussière stagnante dans l'air grisâtre entre nous. Penchée en avant, les coudes sur ses genoux, elle se massait le front du bout des

doigts. Soudain, elle m'a regardée, la bouche ouverte, elle avait du mal à respirer, s'efforçait de sourire ou de dire quelque chose. J'ai dit que c'était bien que le docteur soit là. Elle a approuvé d'un vague signe de tête en baissant les yeux sur ses mains, ses pouces dont elle faisait désagréablement craquer le bout des ongles en les frottant l'un contre l'autre. Puis on a entendu une porte s'ouvrir et les voix du docteur et de la vieille ronronner dans l'entrée. «Qui?», a-t-il demandé et immédiatement après il a ouvert la porte, nous a saluées et priées de nous rasseoir, car on s'était spontanément levées en le voyant. Il a demandé en italien laquelle de nous était Sissi. Elle a poussé un petit cri indigné. Il a mis sa valise par terre, a tiré une chaise entre nous et s'est assis en soupirant. C'était un sexagénaire trapu à grosses lunettes. La vieille est arrivée avec une bouteille de grappa et trois petits verres sur un plateau qu'elle a posé près de la lampe. Elle est ressortie en fermant très doucement la porte. Le docteur a rempli les verres et nous en a tendu deux. J'ai dit non, je conduis.